Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 36

Artikel: Quatre semaines au Righi
Autor: F.N.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181460

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Neuvième année. N° 36. Samedi 9 Septembre 1871.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; —ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Quatre semaines au Righi.

Un ancien proverbe dit que deux hommes se rencontrent plus facilement que deux montagnes. Ce que je me propose de raconter aux lecteurs du *Conteur vaudois* prouvera que si les proverbes ont souvent raison, ils ont aussi tort quelquefois. Ainsi personne n'osera soutenir que le Righi puisse se rapprocher du Jura, à moins que cela ne se fasse par un bouleversement général, et néanmoins j'ai le caprice de les rapprocher, de les réunir par le fil de ma narration ; tout comme j'ai l'idée de pervertir un peu l'ordre social, en rapprochant les couvreurs et les horlogers des pasteurs et des médecins. C'est une idée baroque, mais j'y tiens et je dirai tout d'abord que malgré la grande distance qui sépare ces personnes, elles ont pourtant quelque chose de commun : leur incontestable utilité échappe, dans ses résultats, à toute investigation et à tout contrôle.

Les *pasteurs*, par exemple, ont choisi pour champ d'activité l'endroit le plus fertile et en même temps le plus ingrat du monde, et ils appellent cela travailler dans la *vigne du Seigneur*. Partant du principe que le cœur humain est foncièrement mauvais, ils s'occupent sans cesse à en extirper l'ivraie, à y jeter la bonne semence et à y planter les fleurs et les rameaux de la vie divine ; mais leur ouvrage ne ressemble-t-il pas au travail des Danaïdes, et les actes de férocité et de barbarie dont se sont rendus coupables deux nations qui prétendent se trouver à la tête de la civilisation moderne, n'autorisent-ils pas à dire que l'humanité est plus pervertie que jamais et que la théologie y a perdu son latin, son grec et son hébreu ?

Quant aux médecins, qui s'emparent du corps humain, pour y travailler du 1er janvier jusqu'au 31 décembre, quel est celui d'entre leurs patients qui saurait constater avec exactitude l'effet salutaire ou nuisible des potions qu'on lui fait avaler ? L'activité des disciples d'Hippocrate n'échappe-t-elle pas complètement au contrôle de ceux qui ont besoin de leur office ?

Les couvreurs et les horlogers n'ont d'autre rapport avec les pasteurs et les médecins que le privilège d'être inaccessibles aux investigations des personnes qui les occupent. Quand on a le malheur de posséder une maison, comme les escargots et les huîtres, on se trouve à la merci des maçons, gypsiers et couvreurs qui ont le talent de travailler comme Pénéloppe, détruisant le soir ce qu'ils ont fait le matin. Le couvreur surtout se promène sur votre toit pendant plusieurs jours et se moque de vos observations comme la chèvre du loup dans la fable ésopienne. Il sait parfaitement que vous ne pouvez pas le suivre dans ses régions aériennes, accessibles seulement aux chats.

J'aime beaucoup les horlogers aussi longtemps que ma montre marche bien, mais je les déteste cordialement lorsqu'elle s'arrête, tant je partage les convictions du *Nouvelliste* qui porte en tête dans ses colonnes l'infatigable devise : *Le mouvement c'est la vie*. Je ne comprends cependant pas grand chose au mouvement d'une montre, et si l'horloger me soutient que le ressort en est cassé, j'en paie la réparation de confiance, lors même que les rouages ne se seraient arrêtés que par défaut d'huile ou la présence d'un grain de poussière.

En demandant la permission à MM. les pasteurs, médecins et couvreurs, de prendre congé d'eux pour le moment, je ne m'attacherai qu'aux horlogers pour les suivre jusque dans leurs établissements les plus reculés et les plus célèbres en même temps ; car ma course au Righi passe par le Jura, et ma visite à la reine des montagnes, a été précédée d'un séjour au *Locle*. Malgré ce long détour, je n'y retiendrai cependant pas trop longtemps le lecteur, me réservant le plaisir de lui raconter quelques légendes intéressantes, recueillies dans les trois villes horlogères de la *Chaux-de-Fonds*, du *Locle* et de *Morteau*, tout en leur faisant la description du *Saut du Doubs* et des cavernes voisines.

L'activité mystérieuse des horlogers, basée sur le principe que le temps est de l'argent, et qui semble se dérober à notre investigation, comme celle des fourmis et des abeilles, donne au Jura un attrait tout particulier, plus puissant même que celui de la vie pastorale des Alpes.

Le 20 juillet avait été fixé pour mon départ du Locle ; je devais quitter cet endroit retiré qui m'avait semblé d'abord un véritable Patmos, et qui s'était transformé peu à peu, en un espèce de Tempé. La nuit du 19 s'est gravée si profondément dans mon esprit, que je ne l'oublierai jamais. Quelques jours auparavant, une atmosphère lourde et une chaleur étouffante avait fait une véritable fournaise de l'étroite vallée dans laquelle le village du Locle se trouve encaissé. L'heure matinale à laquelle je devais partir pour Neuchâtel, m'avait fait cher-

cher le repos plus tôt que de coutume. Vers minuit, je fus réveillé subitement par de violents coups de tonnerre, répercutés par les montagnes qui entourent le village. Je me levai en toute hâte. A peine étais-je habillé que la foudre tomba tout près de la maison où je logeais, et qu'un rayon électrique passa par ma chambre, sans faire de mal cependant. La cloche d'alarme se fit entendre, et les pompes ne tardèrent pas à brûler le pavé. Je sortis pour regarder le ciel, il était tellement rouge par le reflet de plusieurs incendies, occasionnés par la foudre, que je croyais même y découvrir le spectacle d'une magnifique aurore boréale. Malheureusement, les nouvelles que j'allais recueillir en route ne constatèrent que trop la réalité des sinistres. Le Jura neuchâtelois n'avait perdu que trois maisons, mais son confrère bernois avait vu brûler tout un village.

A quatre heures du matin, je partis du Locle, accompagné d'un marchand ambulant ayant l'air d'un Savoyard ou d'un Auvergnat, à en juger par sa malle qui avait la forme d'une cage à marmotte. Croyant qu'elle logeait un de ces intéressants quadrupèdes, et n'y voyant pas de trous, je demandai à son propriétaire, si son animal n'avait pas besoin de respirer. « Ma marmotte, dit-il en souriant, n'a besoin ni d'air ni d'aliments, elle dort dans ce moment. Vous allez vous en convaincre vous-même. »

Je fus assez débonnaire pour donner dans le panneau, sans apercevoir la surprise qu'il me ménageait. Dès que nous eûmes franchi le dernier tunnel, le rusé Piémontais, établi à la Chaux-de-Fonds depuis longtemps, et y exerçant l'état de pierriste et de graveur, ouvrit sa caisse contenant quelques tiroirs superposés remplis d'objets de petite joaillerie. « Voici ma marmotte ! dit-il d'un air de triomphe et vous voyez qu'elle n'a pas besoin de manger, bien au contraire, c'est elle qui me fait manger ! »

J'étais stupéfait, et l'espèce de honte qu'il m'avait fait subir, ne me décida guère à lui acheter un magnifique cachet de cristal de roche, qu'il me faisait voir, tout en me racontant sa vie et celle de sa mère, âgée de 82 ans, qui faisait le même commerce que lui dans une des vallées vaudoises du Piémont.

Puis nous arrivâmes à Neuchâtel, où je le perdis de vue, en prenant le train de Bienne.

La locomotive haletante nous transporta, avec la rapidité d'une flèche, à Soleure et Herzogenbuchsee, où l'on change de train pour s'embarquer pour Lucerne, Aarau ou Zurich.

« *Herzogenbuchsee! jedermann usstigen!* » Herzogenbuchsee, tout le monde descendre ! Ces paroles, prononcées avec toute l'énergie de la langue bernoise, ne tardèrent pas à m'indiquer l'heureux moment où je devais rejoindre ma famille qui devait m'accompagner à Lucerne et au Righi, le but principal de mes courses.

Quelques minutes plus tard, le sifflet de la locomotive annonçait l'arrivée du train de Berne. Toutes les voitures étaient pleines et parmi les têtes impatientes et curieuses qui se pressaient aux portières, je distinguai bientôt celles qui m'étaient chères et m'indiquaient le compartiment où je devais prendre place. Il fallut monter rapidement pour trouver encore un siège vacant, car une foule de voyageurs et de touristes assiégeaient les vagons. Après avoir conquis ma place par le droit du plus fort, la conversation s'engagea gaie et insouciante, sur les impressions du voyage et principalement sur ce qui s'était passé à Lausanne depuis mon départ. Enfin la vue du lac de Sempach et celui de Hallvyll interrompit nos confidences mutuelles et attira nos regards. A Sursée, charmante petite ville du canton de Lucerne, nous vîmes entrer tout à coup dans notre vagon deux capucins, dont l'aîné, à longue barbe grisonnante, avait l'air de Neptune, ou plutôt de Noé, pour rester dans les bornes du style biblique, qui me semble mieux convenir à ces pieux personnages. Une des dames de ma compagnie avait malheureusement quitté son banc, pour écouter ce que je racontais.

Le vieux capucin, d'une taille athlétique et raide comme un soldat allemand, se dirigea vers le siège, abandonné momentanément par la dame, et s'en empara en usant des mêmes droits que les Prussiens lorsqu'ils s'annexèrent l'Alsace et la Lorraine. J'eus beau protester et faire valoir le droit historique de première possession ainsi que le privilège du beau sexe, il me déclara carrément qu'il n'entrait pas dans ces considérations, que la place avait été dégarnie et qu'il la garderait jusqu'à Lucerne.

— On m'a souvent dit que les capucins sont grossiers, mais jamais je n'en ai rencontré de si impertinents, lui dis-je, d'un ton passablement irrité.

— Ce que vous dites-là ne me touche guère, me répondit-il d'une voix mesurée et sentencieuse ; moi aussi je connais les usages du monde, et j'ai beaucoup voyagé !

— Dans le pays des Hottentots, sans doute, ajoutai-je, en lui lançant un regard foudroyant.

— Oui, Monsieur, me dit-il, sans réfléchir longtemps, c'est justement le pays d'où vous êtes !

Je fus stupéfait de son sangfroid et de l'à-propos de sa réponse, et voyant que je n'avais pas les rieurs de mon côté, je fus sur le point de l'empoigner et de faire valoir les droits de la dame par la force du poignet ; mais celle-ci me pria instamment de ne pas faire un esclandre sur un sol favorable aux capucins ; je compris toute la valeur de cette observation et je m'abstins.

Nour arrivâmes à Lucerne au moment où le bateau à vapeur allait partir pour *Wæggis* ou *Vetznau*, où nous devions prendre le chemin de fer du Righi.

La description de cette intéressante course e celle du Righi formeront le sujet d'un second article.

F. N.

C'était quelques années avant l'établissement de jeu à Monaco ; la principauté n'était pas riche. Les monuments publics se trouvaient dans un complet état de délabrement. Le bâtiment des prisons, par exemple, avait ses murs tellement détériorés par le temps, que tous les soldats de la province n'eus-